

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

34

TROISIÈME ANNÉE

OCTOBRE 1956

Les amours dissidentes de Boris Arnold (1)

Les lecteurs d'*Arcadie* se souviennent, à coup sûr, de deux chapitres parus, sous le titre *Les Amours dissidentes*, dans les numéros de décembre 1954 et février 1955. Ce sont de ces pages qu'on n'oublie pas : les naïves impudeurs du jeune héros en culotte courte et le scandale provoqué, en plein cours d'allemand, par la découverte d'un billet signé « Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche et reine de Hongrie » adressé à Mme Récamier et relatif au Prince de Prusse... les impudentes roueries de la « timide et inusagée beauté méditerranéenne » en face des beaux garçons empressés et exigeants... Tous les Arcadiens attendaient avec impatience la parution du roman dont ces deux chapitres n'étaient que des extraits. C'est chose faite. Et il n'y a pas matière à déception.

S'il fallait, en quelques mots, dire ce qui, d'abord, me plaît dans les *Amours dissidentes*, je répondrais : c'est un livre qui ne se prend pas au sérieux. Ni son auteur. Vous y chercherez vainement grandiloquence, romantisme noir, « existentialisme », prêchi-prêcha, moralismomanie, et tout ce qui saupoudre en général, comme nauséabondes épices, presque tous les ouvrages consacrés à l'homosexualité qui nous sont proposés.

Est-ce toutefois à dire que ce n'est pas un livre sérieux ? Tout dépend, alors, de ce qu'on entend par « sérieux ». Que le ton des *Amours dissidentes* soit badin, léger, pétillant, j'en suis d'accord. C'est, à mes yeux, une qualité : on a l'impression, en lisant ces pages, de participer à une conversation assez « rosse », assez osée, mais toujours spirituelle et d'une parfaite tenue, dans un salon un peu « mil neuf cent vingt-cinq ».

Mais qu'on y prenne garde. Tout n'est pas plaisanterie dans les *Amours dissidentes*. Bien des larmes y sont versées, amères et d'autant plus que ceux qui les laissent couler connaissent leur inutilité et ne jouent pas aux héros de tragédie. Le drame de ces cœurs qui s'ignorent – le déchirement des liaisons qui s'achèvent, l'ingratitude, l'égoïsme, l'aveuglement, y ont leur place, comme dans la vie. Mais l'auteur n'en prend pas prétexte pour revêtir le masque tragique et pour parodier les « auteurs à succès » pour qui, chacun le sait, une histoire homosexuelle ne peut se terminer autrement que par un suicide, un meurtre ou les deux. Les séparations, dans les *Amours dissidentes*, sont douloureuses, mais non sanglantes. N'en est-il pas ainsi dans la vie de chacun de nous ?

Ce qui ajoute à l'insolite, dans ce roman (dont on m'assure qu'il est en partie autobiographique), c'est que son apparente frivolité déroule ses arabesques précieuses et parfumées sur la plus tragique toile de fond qui se puisse imaginer : la France occupée par les Allemands, la guerre, la Gestapo... Il ne manquera sûrement pas d'hypocrites et de bornés pour s'indigner de ce qu'on ose parler de ces choses autrement que sous l'angle politique. Et pourtant, pendant ces « saisons amères », nous avons vécu, n'est-ce pas, nous avons aimé, nous avons eu nos petites aventures, nos liaisons, nos occupations quotidiennes ? Alors pourquoi ne pas le dire, et l'écrire ? Boris Arnold ne mériterait-il notre estime que pour sa franchise, nous ne devrions pas la lui marchander.

Ceci dit, il est bien évident que plusieurs des passages des Amours dissidentes correspondent assez aux images, chères au Crapouillot de M. Galtier-Boissière, des soirées d'homosexuels, couleur de mauve et de rose, aux cigarettes orientales, aux pastilles au santal et aux intrigues quelque peu faisandées des jeunes gens trop beaux et des messieurs trop riches. Tantôt (p. 45) le héros du livre « le dos tourné à la porte-fenêtre, une lime à la main, rectifie l'ovale de ses ongles ». Un peu plus loin, l'officier allemand lui annonce sa visite par « une caisse de champagne, une magnifique boîte de chocolats, une splendide gerbe de roses rouges dont les tiges sont entourées d'un somptueux harnais en cuir de Russie ». Les épithètes de « grue », « courtisane », « rosse », « petite horreur », abondent, dont la virilité n'est pas excessive. Je dois bien avouer que ce n'est pas ce que j'aime le plus dans ce livre. Mais il ne faut pas oublier que le héros du livre est un acteur de théâtre. Alors...

Et puis, après tout, tous les romans ne peuvent pas se situer dans ces milieux d'élection que sont les bars de la Bastille, les terrains vagues (voir Mario), les cabines de stades, les ports de mer et les prisons (voir Jean Genet). Mille excuses à Pudens : l'atmosphère d'un salon ne me déplaît pas, à condition de n'y pas rester trop longtemps.

Je n'aurais garde d'oublier que le style des Amours dissidentes est approprié au sujet : léger et parfois un tantinet coquin. Témoin ce dialogue (p. 194) :

« Cher Guerlande, surtout n'allez pas croire... n'allez point imaginer... Oh, pas du tout, du tout ! Seulement voilà : c'est le plomb... le plomb avait sauté... alors... vous savez ce que c'est ! »

Guerlande s'esclaffa :

« — Il avait sauté... dans ton lit ?

« — Guerlande ! C'est affreux ce que vous dites là. Et si vous vous mettez à croire tous les cancans ! »

...Ce monstre de Guerlande me fit enrager pendant six semaines avec cette histoire qu'il s'empressa de répandre dans tout Paris :

« — Notre pauvre ami doit avoir la vue basse », s'apitoyait-il malicieusement, « il confond un plomb avec un blond. Je ne sais pas au juste ce qui a pu en résulter, mais je donnerais ma tête à couper qu'il y a eu tout de même quelque chose d'allumé ! »

En définitive, on rendrait le plus mauvais service à Boris Arnold en s'imaginant que son livre est un ouvrage « sur l'homosexualité ». C'est, tout au plus, une série d'épisodes de la vie d'un homosexuel, ce qui est bien différent. Et, dans ces limites, c'est un des plus amusants et des plus divertissants volumes qu'il m'a été donné de lire depuis longtemps.

(1) Paris, Prima-Union, 1956, in-8°, 219 pages

Arcadie n°34, Marc Daniel, octobre 1956, pp. 62/64